

Le chemin qui mène au monde

Je franchis la lourde porte cochère. Dans ma tête se bousculent des soucis d'adolescent.

Mon périple quotidien commence au Pérou. Mais je laisserai l'Inca et le Machu Pichu à leurs brumes d'altitude. Il a suffi qu'un courant d'air agite la jupe de la jeune fille qui marchait devant moi pour que surgisse l'évocation de la marinera, la danse nationale. Entendez-vous l'orchestre de guitares et de cuivres qui joue une mélodie chaloupée de paso doble puis éclate en fanfare sonore ? Les imaginez-vous : lui sanglé dans son strict costume noir, chemise à jabot de dentelle, chapeau à large bords de planteur, faisant claquer ses bottes sur le sol, et elle, nécessairement pieds nus, faisant tourner sa jupe de dentelles ? Tous les deux ont à la main le mouchoir blanc traditionnel des indiens des Andes. Ils alternent des pas glissés, dansés ensemble et des chorégraphies de séduction où chacun joue sa partie. Reins cambrés, multipliant entrechats et passements de jambe, le danseur met en valeur sa virilité. La danseuse le frôle de sa large jupe à volants. Elle la fait virevolter à la manière des matadors agitant leur cape sous le mufler du taureau au début de la corrida. Bien entendu, fasciné par tant de charme, l'homme rend les armes. Ils s'enlacent et tournoient ensemble en décrivant de larges cercles. Leur parade s'achève sur une étreinte et un baiser que le danseur masque pudiquement aux spectateurs en interposant son chapeau. La danse déjà virtuose devient un véritable exploit d'art équestre quand l'un des partenaires, généralement le danseur, est monté sur un cheval spécialement sélectionné et dressé, le « caballo de paso », et lui fait exécuter les pas autour de celle qui, de fait, est devenue sa cavalière.

Aurais-je à affronter des échecs répétés ?

Les lieux inhospitaliers que j'aborde ensuite ont fait renaître cette inquiétude. Dans le détroit de Messine la nature se montre implacable. A deux reprises, la dernière fois en 1908, la ville fut entièrement détruite par un tremblement de terre et le raz de marée qui s'ensuivit. Mais les mythes survivent aux colères de la planète. Car c'est là que le poète Homère a situé la demeure de deux monstres de légende. Scylla est présentée comme un dragon, une créature monstrueuse dont le cri retentit sur les parois de sa caverne. Dans l'Odyssée Circé, la magicienne, la qualifie de « *mal éternel, terrible fléau, réalité sauvage et qu'on ne peut combattre* ». Son antre se situerait dans les falaises d'un cap de la côte calabraise à proximité d'une bourgade qui a conservé son nom jusqu'à nos jours. À mi-hauteur, se trouve en effet une grotte et, par gros temps, le rocher résonne sous les coups de boutoir que lui assènent les vagues déferlantes. Charybde « *engloutit l'eau noire ; trois fois par jour elle la vomit, trois fois elle l'engloutit* ». Ce gouffre est d'une puissance telle que Poséidon lui-même ne pourrait sauver celui qui serait englouti dans

Le chemin qui mène au monde

son vortex. Or, en plusieurs endroits de la côte sicilienne, suivant le sens de la marée, des courants inverses accélérés par l'étroitesse du détroit, se rencontrent, provoquant des remous et de forts tourbillons appelés « garofali ». Le plus violent de ces « garofali » se produit devant la tour de Palazzo, c'est le Charybdos des Anciens.

Mon avenir m'apparaît souvent comme un pic escarpé.

Je mets cap au nord, presque jusqu'au Cap Nord. Dans la région de Narvik la seule douceur vient du ciel quand les draperies opalescentes des aurores boréales s'y déploient. Mais les paysages les plus âpres recèlent aussi leurs trésors. Le Verdensvaet est tout simplement une des formations rocheuses d'un seul tenant les plus vastes du monde. Imaginez une dalle de granit parfaitement plane, régulière et lisse de plusieurs centaines de mètres de large et qui s'élève sur plus de deux kilomètres. Sa pente est raide mais accessible aux marcheurs et adeptes du vtt, mais par temps sec uniquement sinon elle se transforme en un redoutable toboggan. Chaque pays a sa montagne emblématique, reconnaissable entre toutes par la perfection de sa forme. La Suisse a le Cervin, la France l'aiguille des Drus, le Japon le Fuji, la Tanzanie le Kilimandjaro, la Norvège s'est choisie le Stetind. Un socle massif de granit surplombe les eaux du Tysfjord. Des mains géantes l'auraient modelé pour que ses courbes régulières s'incurvent et se redressent presque à la verticale pour former une aiguille parfaite aux parois vertigineuses de près de 1400 mètres de hauteur. Malgré tout il s'est trouvé un alpiniste anglais William Slingsby pour la qualifier de « ... plus vilaine montagne que j'ai jamais vue. ». Sans doute regrettait-il qu'elle ne soit pas située dans les Pennines, à moins que ce ne soit par dépit : car le Stetind avait résisté à tous les assauts de ce pionnier de l'alpinisme en Norvège.

Une œuvre, un exploit, une découverte me permettront-ils un jour de m'extraire de la foule anonyme ?

Au pied d'autres montagnes, le massif de l'Elbourz, s'étend Téhéran. La capitale de l'Iran recèle de nombreux monuments remarquables mais le plus récent est le mausolée consacré à l'ayatollah Khomeiny. De dimension colossale et semblable à une mosquée il en possède les coupes et les minarets. Le tombeau de l'ayatollah est situé à la croisée de deux nefes sous un dôme majestueux. Il est constamment baigné d'une lumière verte et on ne peut le contempler qu'au travers d'un moucharabieh de métal argenté. D'immenses portraits du religieux ornent les murs. Ce faste contraste avec le simple globe de verre sous lequel le musée national conserve une autre dépouille. Leurs physionomies sont étonnamment proches : même barbe fournie, même pommettes saillantes, même menton. Il s'agit d'un « homme de sel », le corps momifié d'un mineur enseveli par la galerie qu'il creusait pour extraire le sel. Mais cet accident s'est produit il y a plus de deux mille ans et je ne suis pas sûr que sa sépulture somptueuse protège aussi longtemps le dignitaire chiite.

J'aborde l'âge adulte avec exaltation mais je quitte l'enfance à regret.

Le chemin qui mène au monde

C'est peut-être à cause de mes origines portugaises que je ressens cette nostalgie si propre aux Lisboètes, la « saudade » : « un mal dont on jouit, un bien dont on souffre ». Le seul remède pour en guérir serait de contempler le magnifique paysage depuis un des « miradouros » de la cité. Mon favori porte le nom de Sophia de Mello, une poétesse célèbre dont l'évocation de Lisbonne vaut toutes les descriptions :

« Je dis :« Lisbonne ».

Quand – venant du Sud – je traverse le fleuve

Et la ville s'ouvre où j'arrive comme si naissait son nom

S'ouvre, se dresse dans son étendue nocturne

Dans son long poudroisement d'azur et de fleuve

Dans son corps moissonné de collines ... »

Je suis noyé au cœur de la grande ville. Trouverai-je un lieu où je pourrai m'épanouir ?

Maurice Barrès décrit de tels lieux dans son roman « La colline inspirée » :

« ...il est des lieux où souffle l'esprit, il est des lieux qui tirent l'âme de sa léthargie, des lieux enveloppés, baignés de mystère, élus de toute éternité pour être le siège de l'émotion religieuse. ...l'héroïque Vézelay, en Bourgogne ... ».

A l'ombre de l'abbatiale Sainte Marie-Madeleine Bernard de Clairvaux a appelé à la croisade. Thomas Becket y a prêché l'excommunication des barons vassaux du roi d'Angleterre. Romain Rolland s'y est réfugié pendant les années sombres de l'occupation. Aujourd'hui encore des centaines de pèlerins y prennent le départ de la route vers Saint Jacques de Compostelle. Je rêve de trouver un tel repère, un tel repaire.

Place du Pérou, avenue de Messine, place de Narvik, rues de Téhéran, de Lisbonne et de Vézelay ... : c'est l'itinéraire qui, chaque jour, me mène de l'immeuble cossu dont ma mère est la concierge jusqu'à la grille de mon lycée.

Au cœur du 8^{ème} arrondissement de Paris il ne se prête pas particulièrement à l'école buissonnière.

Mais par la seule force de ces noms évocateurs je m'enfuis au-delà des façades mornes, des trottoirs encombrés et du brouhaha de la ville et je parcours le monde.

(1378 mots)

